

Le français et la formation de la société japonaise moderne

TACHIBANA Hidehiro

Résumé

Au cours de la formation de notre société moderne, le français fonctionna, avant tout, comme langue de modernité par excellence. Il offrit aux Japonais un nouveau mode de vie associé aux idées modernistes, ce qui leur permettait de se soustraire, ne serait-ce qu'imaginativement, au régime autoritaire de l'époque. La perception de la France qui se forma dans ce contexte s'articulait avec les grands mouvements anti-système, au sens donné par Wallerstein à ce terme. Elle se revêtit cependant très souvent au Japon d'un caractère apolitique comme on peut le voir dans le cas de Kafû Nagai. Celui-ci contribua plus qu'aucun autre à former cette image idéalisée, presque paradisiaque et, par là même, créa un archétype d'écrivain japonais en fondant ainsi le champ littéraire au sein de la société après la guerre russo-japonaise.

Le paradigme de valeurs culturelles qui soutenait la modernisation se modifie profondément dans le contexte de la mondialisation. Aujourd'hui, plus que jamais, la société japonaise a besoin de diversité culturelle pour ne pas sombrer dans une pensée unique. Dans ce contexte, l'enseignement du français devrait s'investir sur la modification des fonctions des langues étrangères dans cette évolution sociale afin de redéfinir ses objectifs.

Mots clés

modernité, perception de la France, Kafû Nagai, mouvement anti-système, diversité

1. Préambule

On pourrait définir le français au Japon comme langue de modernité par excellence, à côté de trois autres langues étrangères, importantes à divers égards dans l'Histoire moderne du Japon : le russe, l'allemand et l'anglais. Dans

le présent article, nous allons examiner quelles fonctions a assumées la langue française dans la société japonaise, et cela en vue de réorienter l'enseignement du français dans le contexte social où nous nous trouvons actuellement.

Avant d'aborder notre sujet, il n'est pas inutile de souligner quelques points d'ordre général. En premier lieu, une langue étrangère ne se présente pas dans une société uniquement en tant qu'objet linguistique ; elle est inextricablement attachée à la culture et à la valeur symbolique qu'elle véhicule. En deuxième lieu, une langue étrangère ne trouve sa place qu'en relation avec les autres langues étrangères. Elle forme une configuration avec elles dans les relations linguistiques qu'entretient une société avec le monde extérieur. En troisième lieu, la position de chaque langue étrangère se détermine aussi par rapport au besoin qu'éprouve la société en regard de ses problèmes linguistiques (par exemple, nécessité de la normalisation de la langue nationale appropriée aux temps modernes).

Par ailleurs, nous pourrions envisager le français au Japon dans le cadre du système-monde avancé par Emmanuel Wallerstein. D'après cet historien, la révolution française de 1789 n'est pas la victoire de la bourgeoisie, mais un événement qui engendra l'anti-système. Il s'agit là d'un mouvement qui s'oppose à la logique du capitalisme triomphant et qui évoluera tout au long de l'histoire moderne sous des formes différentes telles que des mouvements ouvriers, insurrections ou autres révolutions échouées ou accomplies (WALLERSTEIN, 1989, 1995). La France et en particulier Paris deviennent le centre de ce mouvement mondial sous le second Empire, et surtout après l'avènement de la Troisième République. On pourrait dire que Paris symbolise deux figures inséparablement liées : celle de « la Civilisation » avec ses expositions universelles renouvelées et celle de l'héritière de la révolution, défenseur de l'humanité avec des socialistes, des libres penseurs, des masses insurrectionnelles dont certaines représentées sur des peintures comme « *la Liberté guidant le peuple* » d'Eugène Delacroix. La réception de la culture française et de sa langue au Japon devait être examinée dans ce contexte international.

2. Langues de modernité, langues de modernisation

Reprenons quelques faits historiques bien connus des lecteurs japonais. Parmi les principales langues étrangères que nous avons relevées plus haut, le

russe a une position particulière du fait que la Russie est un pays géographiquement voisin. Dès le début de l'histoire moderne, son usage ne se limitait pas au domaine politique. La littérature russe inspira la littérature japonaise et de premières traductions d'œuvres littéraires russes contribuèrent à moderniser la langue japonaise qui était divisée à plusieurs niveaux. C'est un des premiers étudiants du département de russe dans une école de langues étrangères fondée par l'État qui tenta de forger une langue moderne japonaise en traduisant du Tourgueniev (1888). Dans son travail, Shimei Futabatei (二葉亭四迷), tel était son nom, essaya d'abolir la séparation entre l'écrit et l'oral et de faire disparaître les différents parlers qui variaient selon les classes sociales de l'ancien régime. Il fit aussi publier en 1887 son roman inachevé, *Ukigumo (Nuage à la dérive)* écrit en une langue unifiée. Son acte que, sans exagération, on pourrait qualifier d'héroïque ne fut pourtant pas suivi immédiatement par les autres auteurs, mais il marqua un des premiers pas vers la formation d'un espace linguistique unifié.

Cependant, les langues particulièrement privilégiées par le gouvernement japonais étaient l'allemand et l'anglais. L'allemand était indispensable, spécialement dans les domaines scientifiques et juridiques. On sait que la constitution et le code pénal japonais furent conçus sur la base des équivalents de l'Allemagne. Pour mesurer l'importance de l'allemand, on n'a qu'à voir les destinations des boursiers japonais. Durant l'ère Meiji (1868 -1912), le ministère de l'Éducation nationale envoya au total 683 boursiers à l'étranger, dont 209 allèrent faire des études en Allemagne, 138 en Angleterre, 23 aux États-Unis, et seulement 16 en France (WATANABE, 1995, p.6 ; 2003, p.18).

Quant à l'anglais, il n'est pas nécessaire d'insister sur son importance. Constatons simplement que c'est en 1853, à l'arrivée d'une escadre américaine conduite par le commodore Perry, que le Japon se vit forcé à s'ouvrir au monde extérieur. Un demi-siècle plus tard, en 1902, le Japon signera l'Alliance anglo-japonaise qui liera fortement le Japon au monde anglo-saxon jusqu'en 1923, alors que la France était alliée de la Russie.

La devise la plus célèbre avec laquelle le gouvernement de Meiji incita le peuple fut sans aucun doute : « Un pays riche, une armée forte » (富国強兵). En effet, l'apprentissage de langues avait un but bien utilitariste : absorber de la « civilisation occidentale » pour enrichir et fortifier le pays. Pour cela, l'allemand et l'anglais étaient deux langues essentielles.

Ces langues étendaient du reste leur prestige au-delà de leur « utilité » pragmatique. Les intellectuels et les journalistes ayant eu leur formation en allemand ou en anglais régnaient sur les milieux culturels et intellectuels ; l'un des plus représentatifs était Ôgai Mori (森鷗外), un germanisant charismatique de l'époque. On remarque du reste que ceux qui exprimaient leur intérêt pour la France avaient étudié pour la plupart une autre langue avant de se tourner vers la culture française. C'est ainsi que Ogaï Mori fit connaître au public japonais Zola et le naturalisme français (1890), tandis que la poésie française et le mouvement symboliste furent présentés par un éminent angliciste, Bin Ueda (上田敏), à partir de 1895. De plus, pour le symbolisme français, la traduction par un écrivain angliciste Hômei Iwano (岩野泡鳴) de *Symbolist Movement in Literature* d'Arthur William Symons (1913) marqua profondément la réception du symbolisme français comme on peut le constater chez Hideo Kobayashi (小林秀雄), un des critiques les plus influents. On voit bien ainsi qu'avant la première guerre mondiale il existait peu de francisants, à part quelques exceptions telles que Chûnosuke Kawashima (川島忠之助)¹ ou Chômin Nakae (中江兆民)². Décidément, la littérature française est arrivée au Japon pendant longtemps via l'Allemagne ou l'Angleterre.

Malgré ce que nous venons de dire, il ne faudrait pas sous-estimer la contribution du français dans la construction d'un État moderne. En plus du Code civil sur la base duquel fut calquée une première version du code civil japonais, nous pouvons signaler la publication en feuilleton des *Misérables* par le journaliste Ruiikô Kuroiwa (黒岩涙香) dans un journal (oct. 1902 - août 1903). Victor Hugo a été un des premiers auteurs français présentés au Japon, avec Jules Verne et Alexandre Dumas : déjà, en juillet 1884, un article intitulé « Courte biographie du grand maître Hugo » avait paru dans le *Journal de liberté (Jiyu shinbun)*, organe du parti libéral (INAGAKI, 2004). Ce parti menait un grand mouvement réclamant la démocratisation des institutions de l'État depuis une dizaine

¹ Chûnosuke Kawashima (1853-1938) vécut longtemps en France comme banquier. Il a traduit *le Tour du monde en 80 jours* de Jules Vernes en 1877. C'est la première oeuvre de littérature française traduite en japonais.

² Chômin Nakae (1847-1901) est un libre penseur francisant. Il est connu comme traducteur du *Contrat social* de J.-J. Rousseau, qui joua un rôle décisif dans les années 1880 pour la formation des idées sociales au Japon. Shûsui Kôtoku (cf. p.73) est un des disciples les plus importants de Nakae.

d'années et dirigeait partout des manifestations violentes. C'est dans ce contexte-là que Victor Hugo était présenté comme l'une des plus grandes figures libérales dans la presse japonaise.

3. La vie moderne à travers le prisme de la France

Peu à peu, une autre image de la France se dessine. C'est celle d'une France culturelle, artistique, voire apolitique. C'est sans doute dans les années 1890 qu'elle s'enracine dans la société japonaise. Elle incarne un autre mode de vie, jusqu'alors peu connu des Japonais. À cet égard, il est bien intéressant de repérer dans *la Chronique du foyer, Meiji et Taishō / 1868-1925*, présenté par Akifumi Shimokawa (1995), des produits nouveaux ou des modes venant de France : en 1893, le peintre Seiki Kuroda qui venait de rentrer de France porte un béret quand il peint à l'extérieur ; bientôt, beaucoup de peintres l'imiteront (p. 224). En 1894, on représente *Faust* de Gounod à l'École de Musique de Tokyo (p. 231) ; c'est la première représentation d'un opéra. La même année, la troupe Naritaya monte une pièce de théâtre avec une actrice française au théâtre de Kabuki ; c'est un succès fracassant (p. 224). Quand on observe les modes et les produits commerciaux, il nous semble que c'est surtout dans les années 1890 qu'une certaine image de la France s'installe peu à peu dans la vie urbaine au Japon. En 1896, on voit le « nœud France » (フランス結び, une forme de coiffure) à la mode (p. 246) et l'année suivante des Tokyoïtes s'arracheront des chemises faites de tissu imprimé, importé de France (p. 256). La même année, on projette un film des frères Lumières à Ōsaka (p. 251). Le nom « France » commence à être utilisé pour qualifier un article ; on aura ainsi la « fraise France » (フランスいちご) vers 1898 (p. 266) et le « pain France » (フランスパン) en 1900 (p. 280). Cette appellation attire particulièrement notre attention. La présentation d'un article par l'emploi de l'expression « la France » n'est pas une simple indication d'origine. Ce qui importe est la connotation que la France véhicule et le fait que toutes ces nouveautés annonçaient une vie moderne à travers le prisme de la France. Cela nous prouve qu'une image spécifique de l'Hexagone est bien installée au sein de la société japonaise.

Par ailleurs, on remarquera qu'à partir de 1895 Bin Ueda écrit une série d'articles sur le symbolisme français dans la revue *La littérature impériale*. Ainsi la littérature de fin de siècle devient accessible au public japonais.

Ce qui caractérise la perception de la France au Japon, c'est qu'un nouveau style de vie s'associait avec une culture plus ou moins populaire et moderniste à travers le cinéma, l'opéra à Asakusa, ou les cafés. Le goût pour la France saisit de plus en plus les Japonais et assume des fonctions socioculturelles bien spécifiques. Le café devient le lieu où se réunissent tous ces éléments attachés à la vie parisienne. C'est en 1908 que s'ouvre le premier café : Maison Kônosu (鴻の巣) à Tokyo. Mokutarô Kinoshita (木下壱太郎), chantre de ce nouveau style de vie urbaine, écrit comme suit : « L'année 1910, nous étions gonflés d'orgueil. ... Nos idées devaient beaucoup à la théorie de "l'art pour l'art" prônée par Flaubert, Gautier, etc. » (WATANABE, 1995, p. 13). On voit que cette France est sensiblement différente de celle incarnée par Victor Hugo : c'est une France apolitique. Elle se présentait comme une terre féérique, soustraite à toute pesanteur.

4. La fonction d'une France imaginaire dans les rapports de forces sociopolitiques

Bin Ueda insère un court poème de Carl Busse dans un grand recueil de poésie européenne : *Murmures de la mer*.

The quiet kingdom

There is a quiet kingdom's strand,
Like to no other earthly land,
The clouds and winds divide us—
Ah me, and who shall guide us?

It will be found, I say to thee,
By one who yearneth deep as we³.

Au début du XX^e siècle, fallait-il être un Japonais moderne pour se laisser envoûter par le charme de ce poème ? En tout cas, la traduction de Ueda est tellement libre qu'il serait pratiquement impossible d'imaginer, à partir de la tra-

³ cf. « The quiet kingdom », traduit par Ludwig Lewisohn, in Mark VAN DOREN (éd.), *An anthology of World Poetry*, New York : Blue Ribbon Books, 1934, p. 925.

duction anglaise, l'effet qu'a produit la version japonaise. Toujours est-il que ce petit poème est probablement le plus connu de tous les poèmes européens et presque tous les Japonais pourraient le réciter en entier par cœur. Ce poème fit imaginer qu'il existait quelque part sur cette terre un pays libéré de toute souffrance. C'est un autre concept de vie et de bonheur qui y est suggéré. Et s'il ne s'agissait pas là de la France, l'envoûtement qu'exerçait ce poème s'accordait avec certaines images venant de France. Les Japonais n'ignoraient pas que la Troisième République affrontait des conflits sociaux et internationaux ; mais cela ne les empêchait pas de rêver d'un peuple français imaginaire, sinon matériellement, du moins artistiquement heureux. Si cela peut paraître illogique, telle était bien la perception qui se formait de la France au début du XX^e siècle au Japon. Kafû Nagai mènera à son extrême cette image féerique avec ses *Histoires de France (France Monogatari)*, une sorte de journal de voyage publié en 1909.

Pourquoi cette image mythique ? Le Japon venait de sortir victorieux de la guerre russo-japonaise. Et avec les indemnités qu'il avait obtenues, il réussit à construire une industrie lourde. Mais l'accès à la modernisation n'a pas forcément apporté le bonheur au peuple. La rivalité avec les puissances occidentales exigeait de lui une discipline moderne de plus en plus sévère. Et souvent un joug brutal s'imposait à la liberté d'expression. Le marxisme était déjà présent. Shûsui Kôtoku avait écrit *Le génie du socialisme* en 1903. Le gouvernement était vigilant par rapport à toute activité politique ou éditoriale afin d'étouffer un syndicalisme encore tâtonnant. Il survint dans ce contexte une répression atroce et bien symbolique : en 1920 de nombreux socialistes et anarchistes (réels ou présumés) se firent arrêter et, suite à un procès sommaire, onze accusés furent exécutés. Shûsui Kôtoku, qui ne participait pourtant pas au complot, y perdra aussi la vie.

Il est très significatif que les Japonais aient pris goût à la France comme à un pays de cocagne idéalisé. Ils y ont même mêlé de l'exotisme. Si donc l'anglais et l'allemand sont des langues de modernisation, instruments utiles et efficaces pour construire « un pays riche et une armée forte », le français fonctionne plutôt comme une échappatoire qui permet de se créer de petits espaces libres, individuels, à l'abri d'une société industrialisée et répressive.

La fin de la première guerre mondiale annonce cependant la révolution

russe, ce qui changera encore une fois la configuration socioculturelle des langues. Depuis lors, pour les mouvements politiques et syndicalistes, les textes en allemand ou en russe, voire en anglais, deviennent plus importants. Le français se spécialise dans les domaines artistiques et littéraires. De ce point de vue, l'attitude de Kafû Nagai vis-à-vis du procès de Shûsui Kôtoku en dit long. Cet écrivain qui préférait décrire le demi-monde a été horrifié par cette exécution ; mais il s'est contenté de garder son indignation pour lui⁴. Ainsi, les écrivains, les intellectuels en général d'obédience française s'éloignent souvent de la politique pour protéger leur monde intérieur et préfèrent s'interroger sur l'immaturité de la modernité japonaise ou sur la question de la langue dans la littérature : un des cas les plus typiques est Hideo Kobayashi.

Bien qu'il y ait deux France – à savoir, celle de la Troisième République, représentée par Victor Hugo, et celle de la belle époque avec un nouveau style de vie et la poésie symboliste – il n'est pas difficile d'y voir un point commun : la France est évoquée d'une façon ou d'une autre comme un moyen de prendre de la distance avec le pouvoir. Elle symbolise les idées anti-système du monde, au sens que Wallerstein donne à ce mot. La France littéraire introduite par Bin Ueda ou Kafû Nagai pourrait être considérée comme un aspect du mouvement anti-système. Il est vrai qu'elle est plutôt apolitique : elle forme un espace littéraire, bien ambigu, insaisissable. Pierre Bourdieu (1995) dit de cet espace littéraire, ou champ littéraire selon ses termes, qu'il se structure en relation avec les autres champs sociaux. Alors que le champ économique fonctionne avec la logique du capitalisme, le champ littéraire apparaît comme « un monde économique à l'envers » (p.139). À vrai dire, la théorie de Wallerstein et celle de Bourdieu ne sont pas si contradictoires et elles pourraient même être complémentaires : la théorie des champs nous explique comment se constitue et s'articule l'espace national par rapport au mouvement mondial du capitalisme. Si nous revenons à Kafû Nagai, nous pourrions le considérer comme un écrivain qui créa un archétype d'écrivain japonais en fondant ainsi le champ littéraire en relation avec les autres champs sociaux. Pour Bourdieu (1995, p.123), le champ littéraire se caractérise par son autonomie qui se réaliserait par la réconciliation du connaître et de l'être et ce sont Baudelaire et Flaubert qui fondèrent plus

⁴ Le procès de Shûsui Kôtoku fut décisif pour la formation de la littérature de Nagai et de son style de vie. Cf. Yoshida, (1971, pp. 84-95).

qu'aucun autre le champ littéraire en excluant l'art commercial et l'art social en faveur de « l'art pour l'art »⁵. Dans *Histoires de France*, nous voyons un certain exotisme qui chosifie cet espace littéraire que Kafû est désireux de rejoindre (on n'a qu'à lire la description où le narrateur exprime sa passion pour Paris qu'il n'a pas encore vu parce qu'il est dans le train qui l'y conduit pour la première fois). Malgré cette chosification, ce fétichisme, Kafû ouvre dans la langue japonaise cet espace autonome qui garantirait une certaine liberté clandestine vis-à-vis de la société, de l'État.

Les contributions qu'ont apportées les français et sa culture au Japon moderne sont considérables et bien diverses. Après la deuxième guerre mondiale, la culture française occupe une place non négligeable dans la culture d'après-guerre et les sciences (structuralisme, post-modernisme, etc.). La politique ne faisait d'ailleurs pas exception comme on peut le voir dans les critiques contre le stalinisme ou dans les mouvements de 68. D'autre part, il me semble que la culture française d'après-guerre se caractérise par son élitisme. Avant la guerre, elle alimentait et la culture intellectuelle et la culture populaire⁶. À partir des années 70 surtout, ses côtés populaires se voient amoindris en dépit de la popularité du vin, de la cuisine, de la mode française. Aujourd'hui, on boit du vin, on distingue des marques sans songer pourtant à ce pays de rêve ; c'est-à-dire, on ne réalise qu'un simple acte de consommation. Avant la guerre, aller au cinéma pouvait constituer un acte de courage, parce qu'il était interdit, par exemple, aux collégiens d'aller au cinéma. Les cafés, les cabarets, les chansons, le cinéma, les produits de beauté français n'étaient pas en soi considérés comme des contestations politiques mais le plaisir pouvait être indirectement contestataire sous le régime autoritaire.

5. L'enseignement du français dans l'évolution du paradigme des valeurs

C'est dans ce contexte socio-politique et culturel que l'enseignement du français s'institutionnalisa. Pendant longtemps le français au Japon fonctionna comme une langue de modernité par excellence. Il fournissait des concepts et

⁵ L'auteur y divise l'art sous le second Empire en trois catégories : l'art commercial, l'art social et « l'art pour l'art ».

⁶ Nous avons traité le même sujet sous un autre angle dans l'article suivant : TACHIBANA, (2004).

des idées comme moyens de critique, et nous apprenait le savoir-vivre. Il donnait de l'épaisseur à la société en la dotant de nouvelles dimensions, ce qui lui permettait de résister à la victoire d'une pensée unique, quelle que soit sa nature. Notre intention n'est pas de négliger les autres langues qui ont eu des fonctions différentes. Tout au contraire, la modernisation japonaise doit beaucoup à sa culture multilingue formée au cours de l'histoire moderne.

Il nous paraît dès lors évident que l'enseignement des langues étrangères en général, et particulièrement celui du français, n'est pas encore caduc. Il nous semble que, lorsque la société se laisse dominer par une seule valeur, telle que le nationalisme frénétique des années 30, elle finit par subir une crise catastrophique. Le passé du Japon moderne nous enseigne que le triomphe d'une seule pensée risque de nous entraîner vers une folie suicidaire.

Actuellement, le français perd peu à peu de son attrait auprès du public japonais. Les mouvements d'étudiants de 68, le suicide spectaculaire de Yukio Mishima ont marqué sans doute le tournant. La société japonaise n'a plus besoin de ce modèle occidental, et cet imaginaire qu'on avait sur ce pays de cocagne s'évapore progressivement. Certains Japonais pensent que le Japon a devancé « les vieux Européens ». Le concept de culture, forgé au début du XX^e siècle, et qui a soutenu le Japon après la défaite pendant longtemps, s'affaiblit dans cette ère de mondialisation. Et c'est dans ce contexte que les réformes du cursus universitaire ont été menées dans les années 90.

Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui se demandent s'il est vraiment nécessaire d'apprendre plusieurs langues à l'université, et la plupart donnent la priorité à l'anglais. Il est indéniable que les nouvelles technologies de l'information favorisent cet état de fait. La vitesse de communication et le fait que l'anglais est la langue de l'informatique par excellence y contribuent largement. De plus, après la chute du mur de Berlin, il semble que les règles de jeu du système et de l'anti-système ne fonctionnent plus comme avant. Nous nous trouvons face à une transformation profonde du paradigme des valeurs.

6. En guise de conclusion : pour le futur de l'enseignement du français

Le moins qu'on puisse dire dans cette évolution du monde, c'est que la prédominance de l'anglais ne réduira guère au néant les autres langues. Et le français demeurera encore une des langues les plus étudiées avec le chinois et le

coréen, par exemple, alors que les fonctions qu'il remplit changeront avec l'évolution de la société. Il ne suffirait donc pas d'éclairer la perception de la France au Japon dans le passé ; il faudrait également nous investir sur la modification des fonctions des langues étrangères dans notre société afin de réorienter notre enseignement. Ce qui est sûr à cet égard, c'est que, plus que jamais, la société japonaise a besoin de valeurs multiculturelles pour ne pas sombrer de nouveau dans une pensée unique qui la menace insensiblement depuis quelque temps. Dès lors, nous pourrions nous rappeler le mythe de Babel en le modifiant légèrement : la leçon de Babel signifie pour nous qu'un monde où l'on ne parle qu'une seule langue et où domine une seule valeur est voué à l'auto-destruction ; c'est la diversité du monde qui garantit la survivance de l'humanité.

Bibliographie

- BOURDIEU, P. (1995), *Les règles de l'art / Genèse et structure du champ littéraire*, coll. Points, Paris : Seuil.
- INAGAKI, N. (2004), « Victor Hugo et les modernisateurs contestataires japonais », in KATÔ, H. (sous la direction de), *La Modernité française dans l'Asie littéraire - Chine, Corée, Japon*, Paris : PUF, pp.185-202.
- TACHIBANA, H. (2004), « Quelques aspects de la modernité au Japon – Horiguchi Daigaku et Kobayashi Hideo – », in KATO, H. (sous la direction de), *op. cit.* pp.259-280.
- 下川耿史・河出出版研究所(編)(1995),『明治・大正家庭史年表1868 - 1925』, 東京:河出書房新社。(SHIMOKAWA, A. (éd.) (1995), *Chronique du foyer, Meiji et Taisho / 1868-1925*, Tokyo : Kawadeshobô-shinsha).
- 吉田精一 (1971), 『永井荷風』, 東京:新潮社。(YOSHIDA, S. (1971), *Nagai Kafû*, Tokyo : Shinchô-sha)
- WALLERSTEIN, E. (1989), *The Modern World-System, vol. III : The Second Great Expansion of the Capitalist World - Economy, 1730-1840's*, San Diego : Academic Press.
- WALLERSTEIN, E. (1995), *Impenser la science sociale : Pour sortir du XIX^e siècle*, Paris : Presses Universitaires de France.
- 渡辺一民 (1995), 『フランスの誘惑 近代日本精神史試論』, 東京 : 岩波書店。(WATANABE, K. (1995), *La Tentation de la France : essai sur l'histoire intellectuelle du Japon moderne*, Tokyo : Iwanami-shoten.)

WATANABE, K. (2003), « La Tentation de la France chez les écrivains japonais », in
FERRIER, M. (sous la direction de), *La tentation de la France, la tentation
du Japon / Regards croisés*, Paris : Éd. Philippe Picquier.

(Université Waseda)